

Jean Pic De la Mirandole

## Douze Sonnets

choisis et traduits de l'italien par Françoise Graziani

Les 45 sonnets de Pic de la Mirandole conservés à la Bibliothèque Nationale de France sont censés avoir été reniés par leur auteur, qui tel Pétrarque aurait renoncé à ses ambitions poétiques de jeunesse pour se consacrer à la philosophie, œuvre plus noble et plus savante. Mais dans l'esprit du lecteur ainsi prévenu qui s'attend à rencontrer là une parole inexpérimentée et soumise aux illusions, le trouble s'installe, car il s'aperçoit vite que, fidèle en effet à Pétrarque qu'il invoque comme son maître, le jeune Pic construit autour de son rapport à la poésie amoureuse toute une fiction allégorique fondée sur l'équivoque : comme Laure, la Dame qu'il chante est une figure ambiguë, tantôt charnelle et sensuelle, tantôt semblable à la Vierge chrétienne, et le sentiment sur lequel méditent ces madrigaux métaphysiques oscille sans cesse de l'amour sacré à l'amour profane, les superpose même pour signifier (sans le dire) que l'amour terrestre n'est que le miroir du véritable amour, et que le sujet de la poésie ne saurait être que le désir de reconquérir le ciel qui tourmente l'âme humaine égarée dans le monde sublunaire. Et derrière Pétrarque, « le premier, le seul à entrer dans la danse apollinienne », il y a Dante, le véritable initiateur, celui qui disait « signifier » sous la dictée de l'Amour, en substituant déjà Amour à Apollon. Si le jeune Pic doit être poète avant de se dire philosophe, c'est bien parce que la poésie est, à l'âge des initiations, la meilleure voie d'accès à la « divine philosophie », mais c'est aussi parce qu'elle demeure la seule parole capable de formuler, grâce aux équivoques de l'allégorie et de l'image, l'irréductible tension qui lie les trois facultés de l'âme : sensation, imagination, raison. Le philosophe qu'il s'apprête à devenir (et qui mourra jeune, à trente et un ans) ne sera pas un autre homme : il continuera à lire les poètes comme des maîtres en théologie, et à parler de l'amour comme d'un principe de contradiction. Ces sonnets éclairent l'œuvre philosophique de Pic, la préparent en lui donnant sa mesure paradoxale, car les thèmes pétrarquistes subtilement paraphrasés ici convergent tous vers leur unité secrète : dire que les émotions « signifiées » par l'amour (au sens dantesque) sont tout à la fois sources de sainteté et d'égarement, d'espoir et de crainte, de discorde et d'harmonie, d'aveuglement et d'éblouissement. Et que le premier pas en direction de la sagesse est le vers du poète, au pied mesuré mais « errant », redondant, horizontal et pesant sur la terre mais inspiré par le mouvement vertical d'un élan spirituel qui contredit sa nature matérielle, ce pied tendu, libre dans la contrainte, dont un Gongora, dans une obscurité encore plus dense enveloppant de plus grands détours, réaffirmera l'analogie avec le pas du pèlerin mystique.

F. G.

L'intégralité des 45 sonnets dont nous publions ici un choix, et qui étaient restés manuscrits jusqu'en 1894, vient d'être publiée en Italie par Giorgio Dilemmi (Turin, Einaudi, 1994) à l'occasion des cinquante ans de la mort de Pic. C'est le texte établi pour cette édition, sur lequel se fonde notre traduction, que nous reproduisons.

Qui va partout courant le monde,  
où le soleil se couche, où plus clair il brille,  
découvrira qu'aux flambeaux terrestres  
Fortune changeante bien avec mal réparti ;

mais hélas, quant à moi partout elle m'assaille,  
et jamais sur moi ne vient claire lumière.  
Mes flambeaux à moi toujours versent des larmes,  
et plus encore quand chacun se repose et que le soleil fuit,

mais pas moins quand son retour secoue les ombres,  
alors que la sueur distille sur un livre  
à cette chaleur pour laquelle je ne trouve ni vent ni ombre.

Et quand je pense et pèse bien mon état,  
du voyage du Styx pour moi je voudrais l'ombre,  
étant en flammes un livre desséché.

Chi va del mondo lustrando ogni parte  
dove si colca e dove el sol piú luce,  
ritrovarà che a le terrestre luce  
el ben col mal varia fortuna parte ;

ma, lasso, che me offende in ogni parte,  
né mai sopra di me vien chiara luce.  
Verson lacrime sempre le mie luce,  
e piú quando altri possa o 'l sol si parte ;

né men quando al ritorno scuote l'umbra,  
mentre el sudor distilla in qualche libro  
del caldo a cui non trovo aure né umbra.

E quando ben mio stato penso e libro,  
vorrei nel viaggio a Stigge esser in umbra,  
essendo in fiamma uno exsicato libro.

Ce regard altier, pudique et séduisant,  
ce rouge peint sur blanc ivoire,  
provoquent mes yeux fatigués à pleurer  
et les changent en ruisseau, en fleuve, en lac.

Et tandis que mes yeux contemplent son image  
je perds la mienne : hors de moi me tirent  
la force de ces yeux qu'Amour colore  
et le trait contre quoi ne vaut herbe ni mage.

Alors pendant que la raison s'oublie  
soi-même, vaincue de l'aveugle et amoureux  
désir, je deviens tel que l'homme sans conscience :

et si le cœur démontre par là son tourment,  
il se plaint certes, mais ne se repent pas,  
comme s'il jouissait de sa prison.

Un sguardo altero e vergognoso e vago,  
un minio che uno avorio bianco pinge,  
gli ochi mei stanchi a lacrimar suspinge  
mutandoli in un rivo, un fiume, un lago.

E mentre lor contemplan l'altrui imago,  
perdo la propria, e for di me mi spinge  
el vigor di quei lumi ch'Amor tinge  
e 'l stral contra cui mai valse erba né mago.

Così mentre si scorda la ragione  
di sé, vincta dal cieco et amoroso  
desio, qual uom rimango che non sente ;

e ben che 'l cor per ciò provi un noioso  
stato, ben se ne dol, ma non se 'n pente,  
quasi che goda de la sua pregione.

Je ne me sens plus tel que j'étais,  
changé par une plaie profonde et douce,  
et je vis Amour voler la clé de mon cœur  
pour la mettre dans les mains de mon ennemie.

Et je vis qu'elle la prenait, hautaine et pitoyable,  
et d'une servitude légère autant que grave  
elle me lia, tandis que sur la gauche, bien plus perfide,  
vint me guider en secret Jalousie.

Je vis partir en exil la Raison,  
et d'informes désirs, de nouvelles envies  
se hâter de venir en mon logis.

Et je vis de son antique prison  
l'âme s'en aller pour habiter ailleurs,  
et je vis devant elle la guider un aveugle.

Io me sento da quel che era en pria  
mutato da una piaga alta e suave,  
e vidi Amor del cor tòrme le chiave  
e porle in man a la nemica mia.

E lei vid'io acceptarle altera e pia  
e d'una servitù leggera e grave  
legarme, e da man manca in vie piú prave  
guidarme occultamente Gelosia.

Vidi andarne in exilio la Ragione,  
e desiderii informi e voglie nove  
rate a venir ad alogiar con meco.

E vidi da l'antica sua pregione  
l'alma partir per abitare altrove,  
e vidi inanti a lei per guida un cieco.

Je suis comme le poisson pris dans les rets,  
comme l'oiseau dont les ailes s'engluent aux branches,  
je suis dans ma prison et ne vois nulle issue,  
mes envies mêmes sont sans ardeur ni joie.

Et comme si je buvais au profond Léthé  
je m'oublie moi-même, et semble insensible  
à mon état d'infortune, alors que se ravive  
sans cesse de son désir l'insatiable soif.

Doux les soupirs, doux m'est chaque tourment,  
douce me sont plaintes, angoisses  
et langueurs, douces lamentations, doux pleurs.

Voilà le pouvoir d'Amour et de ses trompeuses feintes !  
Voilà comment je consens malgré moi à mon mal,  
en le remerciant encore de mes souffrances.

Io preso sono come un pesce in rete,  
come ucello che ai rami l'ale invesca,  
e son posto in pregion né vedo und'esca,  
né men son pur mie voglie ardite e letè.

E sí com'io bevesse al fondo Lete,  
di me mi scordo e par che non m'incresca  
l'infelice mio stato, anzi s'infresca  
ognor dal vagagiar la ingorda sete.

Dolci sospiri e dolce ogni tormento,  
dolce le doglie son, dolci gli affanni,  
dolce el pianto, el languir, dolce el lamento :

tanto può Amor cum soi fallaci inganni !  
Tal, mal mio grado, al nostro mal consento,  
e lui ringrazio ancor poi de mei danni.

S'il faut ailleurs porter mes pas  
et laisser celle qui par ses larmes  
provoque l'envie des dieux,  
et mon cœur divise en mille parts,

mon âme pourtant ne quitte pas ces lieux,  
mais demeure en compagnie d'elle  
qui écouta avec pitié mes soupirs,  
et seule s'en va de nous la plus vile part .

La ferme espérance, la foi immaculée,  
le souvenir d'une pensée haute et pure,  
un amoureux désir, un givre, un feu,

une lueur tremblante, où se voit de l'Amour  
toute la force, et longue douleur, et brève jouissance,  
toujours m'accompagneront, Dame, en chemin.

Dapoi che me convien in altra parte  
volger i passi e pur lassar colei  
che a pianger ne commove a invidia i dei,  
che 'l nostro cor divise in mille parte,

l'alma nostra non già da qui si parte,  
anzi rimane in compagnia di lei  
ch'odi piatosamente i sospir mei,  
e sol di noi se 'n va la più vil parte.

Ferma speranza, immacolata fede,  
memoria d'una mente altera e pia,  
un amoroso desio, un giaccio, un fuoco,

un vago lume, ove d'Amor se vede  
la forza, un dolor longo, un breve gioco  
sempre saran cun me, Donna, fra via.

Mes yeux, humidifiez, mollissez cette terre  
où la poussière est marquée de ses pas,  
puisqu'en fuyant elle nie vos facultés,  
qui refusent d'opérer là où elle n'est pas.

Pleurez, rives, pleurez, pentes ombreuses,  
que pleure chaque brindille, chaque bourgeon, chaque pierre,  
en compagnie de ce cœur languide et dolent  
que ma Dame en partant m'a arraché.

Pleurez, Nymphes, et vous qui êtes, Dryades,  
dans le paysage, et que l'air pleure aussi,  
pour l'absence de son clair soleil.

Soupire, ma poitrine, lamente-toi, ma langue,  
oreilles, n'écoutez plus de paroles :  
toute autre voix serait pour vous blessante.

Ochi, fate el terreno umido e molle  
dove il polve segnò collei col passo,  
ch'or fa vostro vigor, fugendo, casso,  
che in quel che non è lei oprar non volle.

Piangete, rivi, piangete, ombroso colle ;  
pianga ogni sterpo, ogni virgulto e sasso,  
in compagnia del cor languido e lasso,  
che Madonna nel suo partir ne tolle.

Piangete, Ninfe e voi che nel paese,  
Driade, sete ; e tu, aria, piagne  
per la partita del tuo chiaro sole.

Pecto, suspira ; e tu, mia lingua, lagne ;  
orechie, non odete più parole :  
da ogn'altra voce voi serete offese.

Si l'humble dire de mes soupirs en rime,  
lesquels Amour en mon âge d'avril,  
pour m'éloigner du vulgaire trop vil,  
tire de la part secrète et profonde du cœur,

si ma lime inculte et grossière,  
si mon chant, si mon trop faible style,  
peut mériter un nom, bien que sans art ni ornement,  
parmi ceux que le monde tient en estime,

je ne veux pas que le fils de Latone me guide  
à la source d'Helicon, ni que de ses enseignes  
Calliope me couronne, Euterpe ou Clio.

Car nulle Muse, plus digne que toute autre  
en des eaux plus fraîches, en un fleuve plus vénérable  
me baigne, et m'enseigne à monter là-haut au ciel.

Se 'l basso dir di mei suspir in rima,  
i quali Amor ne la età mia aprile,  
per segregarme dal vulgo piú vile,  
tra' da parte del cor secreta et ima ;

e se la nostra inculta e roza lima,  
se 'l mio cantar e 'l mio debile stile  
può meritar, ben che inornato e umile,  
nome fra quei di che fa el mondo stima,

non vo' mi guidi di Latona il fio  
a' fonti aganippeï, o di sua insegna  
Calliopè m'adorni, Euterpe o Clio.

Ché nulla Musa e d'ogn'altra piú degna  
in piú fresche aque e in piú onorato rio  
mi bagna, e su nel ciel salir m'insegna.



Ma Dame était triste et pensive,  
vidée de joie, chargée de douleur  
et avec elle ensemble conversait Amour,  
qui à minuit m'éveille pour pleurer,

quand lui apparut, nu et sans voile,  
à guise d'un messenger, mon cœur  
pour lui demander pardon de ses fautes,  
si la faute avouée peut être remise.

Elle m'accorda pitié sinon pardon,  
car pour la rendre plus assurée de son état  
mon cœur se découvrit : flammes et flèches

alors elle ramassa sur son sein mouillé,  
et mon cruel Seigneur, qui était à ses côtés, lui dit :  
« C'est grâce à mes ailes qu'il a volé jusqu'ici. »

Era la donna mia pensosa e mesta,  
vòta di gioia, carca di dolore,  
e cun lei insieme ragionava Amore,  
ch'a meza nocte a lacrimar me desta,

quando ignudo gli apparve senza vesta,  
a guisa de un mesaggio, el nostro core  
per farli scusa del commesso errore,  
se 'l promesso errore ancor s'aresta.

Ella a pietà non ch'a perdon si volse,  
chè per farla più certa del suo stato  
el cor scopersi : le sue fiamme e i strale

ne l'umido suo grembo alor raccolse,  
e l'empio mio Segnor, che gli era a lato,  
disse : – Volato è qui con le mie ale. –

Si quelque bonne planète diffuse en nous sa grâce,  
je crois bien que celle-ci fut toute infuse  
dans l'esprit qui fut enfermé dans ton corps,  
Dame, au monde inférieur qui est le nôtre.

Et je crois aussi que notre père Créateur  
t'aurait bien gardée au ciel pour lui-même,  
mais il t'envoya sur terre pour faire ici-bas  
de lui témoignage, à moi la guerre, honneur au monde.

Oui je crois ferme, et j'en ai certitude,  
que cet esprit ne se plaint pas, mais tire gloire  
du beau voile qui le tient enclos en toi :

quant à moi je vivifierai leur mémoire,  
si la source à quoi j'aspire m'est ouverte,  
tissant avec ton nom une éternelle histoire.

Se benigno pianeta ha in noi vigore,  
io credo ben che tutto quel fu infuso  
nel spirto che nel corpo tuo fu chiuso,  
Madonna, in questo mondo inferiore ;

e credo ancor che 'l nostro almo Factore  
t'avria nel ciel tenuta per suo uso,  
ma in terra ti mandò per far qua giusto  
de sé fede, a me guerra, al mondo onore.

E credo ancora fermo, e ne son certo,  
che 'l spirto non si doglia, anzi si gloria  
dil tuo bel velo che lo tien coperto ;

et io viva farò la lor memoria,  
se 'l fonte dove aspiro mi fia aperto,  
texendo del tuo nome eterna istoria.

Seigneur, je pensais vous raconter en rimes  
comment mon cœur fut pris pour la première fois,  
comment ma plainte commença et ma douleur,  
et Amour fit de moi ce qu'il lui plut,

quand Apollon, notre seigneur, m'est apparu  
pour dire : « Chante plutôt l'éclatante splendeur  
qui embrase l'univers, et laisse Amour  
qui toujours séduit l'homme de vains fantômes.

Je chanterais bien son nom quant à moi,  
mais il s'en moque et, se prenant pour notre émule,  
souvent il me fait paraître moins éclatant. »

Ainsi me parla-t-il, et je lui répondis :  
« Je t'obéirais, Seigneur, bien volontiers,  
si tu m'avais donné style plus rare. »

Segnor, pensava in rime racontarve  
ove prima ligato fu el mio core,  
ove el mio pianto cominciò e 'l dolore  
e fece Amor di me quel che a lui parve,

quando Apollo, segnor nostro, m'apparve  
e disse : – Or canta d'un chiaro splendore  
ch'aluma l'universo, e lassa Amore  
che l'uom sempre lusenga in false larve.

Io ben del suo bel nome cantarei,  
ma se ne sdegnà e, facto emulo a lui,  
spesso ad altrui mi fa parer men chiaro. –

Così lui a me ; et io risposi a lui :  
– Volenterì, Signor, te ubedirei,  
se donato m'avesti un stil più raro. –

Allons donc, que la Fortune soit bien  
votre seule espérance, malheureux mortels,  
elle qui rogne les ailes de qui vole trop haut,  
et en un instant passe du blanc au noir !

Il n'est rien de stable sous la lune !  
Et puisque, avec si peu de biens et si fragiles,  
vivre longtemps est cause de tant de maux,  
heureux qui de la vie est privé au berceau.

Ou du moins, tant que le ciel se montre ami,  
vaut-il mieux accomplir notre journée  
qu'être dans l'attente jusqu'au soir.

Ah qu'il est amer à l'homme de dire, « Je fus ! »  
Et combien il est clair et évident que celui  
qui met ses espoirs dans le monde est aveugle.

Or su, ponette mo ne la Fortuna  
vostre speranze, o miseri mortali,  
che a l'uom, quanto piú vola, tarpa l'ali,  
facta di bianca in un momento bruna !

Cosa ferma non è sotto la luna !  
E poi che fra sí pochi beni e frali  
cagion è un viver longo a tanti mali,  
felice è chi de vita è spento in cuna.

O almanco, mentre el celo è amico a noi,  
compire alora la giornata nostra  
è meglio che aspetare in sin a sera.

Oh quanto è amaro a l'uom a dir – Io foi !–  
E certo apertamente ne 'l dimostra  
quanto sia cieco chi nel mondo spera.

Si Amour est ailé comme on le peint,  
pourquoi en moi gît-il immobile et se tient-il inerte ?  
S'il est un petit enfant, pourquoi se plaît-il,  
vainqueur, à étouffer l'homme qu'il a vaincu ?

S'il porte sur les yeux un bandeau blanc,  
comment peut-il lancer si sûrement ses flammes,  
dont je vois le cœur plein d'affliction, décomposé,  
se consumer à mort et déjà presque éteint ?

S'il peut voler, que lui sert un cheval ?  
S'il est seigneur, pourquoi va-t-il nu, déchaussé ?  
Pourquoi cette apparente douceur à la fin si amère ?

Dis-le-moi, François, je t'en prie, ô toi  
si rare et singulier poète, honneur de la source Acidalie,  
toi le premier, le seul à entrer dans la danse apollinienne.

Se amor è alato come el è depincto,  
perché in me fermo, lento, sede e giace ?  
Se gli è picciol fanciul, perché gli piace,  
vincitor, stringer l'uom poi che l'ha vincto ?

Se agli ochi porta un bianco velo avincto,  
come sí certe manda le sue face,  
per cui l'afflicto cor, che se disface,  
consumar vegio a morte e quasi extincto ?

Se volar può, che fa del suo cavallo ?  
Se gli è signor, perché va scalzo e nudo ?  
Perché par dolce et è nel fin sí amaro ?

Dimel, ti prego, o singular e raro  
Francesco, onor de l'acidadio ludo  
e primo e sol ne l'apollineo ballo.